



Gérard Cartier

Dans la forêt du siècle

Gadjo-Migrandt
de Patrick Beurard-Valdoye
(Flammarion, 2014)

Bien rares aujourd'hui les poètes qui se frottent à une réalité plus vaste que leur propre histoire, qui osent peindre le monde et affronter les événements qui l'ont façonné. On en voit tout de même quelques uns, de temps à autre, avec des fortunes diverses. Patrick Beurard-Valdoye est de ceux-là, depuis toujours. Son thème de prédilection est l'exil ; son territoire l'Est européen, et plus particulièrement l'Allemagne ; son époque, la première moitié du XX^e siècle ; sa référence artistique, Dada. Après *Le narré des îles Schwitters* (Al Dante, 2007), centré sur la figure de l'artiste homonyme, il pousse vers l'Est, du côté de la Moravie, de la Hongrie, de Vienne, pour évoquer le bouillonnement artistique et intellectuel des premières décennies du siècle – auquel, comme on le sait, œuvrèrent de nombreux Juifs finalement contraints à l'exil par les nazis et leurs affidés.

Le volume impressionne : 370 pages de grand format, fruit de 7 ans de voyages et d'écriture. Sans doute était-ce nécessaire pour faire revivre un peu de ces temps troublés. Au fil du livre, découpé en 9 sections vouées chacune à un lieu et à un groupe de personnages, on rencontre ainsi tout ce que la région et l'époque ont compté de penseurs et de créateurs : Janáček, Canetti, Gustav et Alma Mahler, Gherasim Luca (à qui est consacrée l'un des plus volumineux chapitre du volume), Freud, Reich, Tzara, Arp, Richter, Ferenczi, etc. Et à côté de ces personnalités d'exception, accompagnant le récit en filigrane, se l'appropriant parfois un instant, ceux qui sont l'effigie même du déracinement et de l'errance : les tsiganes, dont le titre du livre et la numérotation des sections (LIL1, LIL2, etc., *lil* signifiant *livre* en rromani) témoignent qu'ils sont essentiels au projet de l'auteur. L'ampleur du champ évoqué, la complexité du dispositif d'écriture et la langue même de Patrick Beurard-Valdoye font qu'on est loin de tout comprendre, même avec Wikipédia sur le genou pour remédier à ses propres insuffisances. On se perd souvent dans cette forêt d'allusions, de références cachées, de langues étrangères (avec, suivant les sections, une assez forte présence du tchèque ou du hongrois), mais il est rare qu'on ne trouve pas bientôt un chemin qu'on puisse un moment suivre avant que le récit n'oblique brusquement et qu'on se trouve à nouveau égaré : une *forêt obscure, âpre et forte*, à l'image du siècle, où se dressent des ombres qui, pour le vivant qui les visite, se remémorent quelques épisodes de leur existence avant d'être à nouveau happés par la nuit.

C'est une poésie (le mot est inapproprié ; il s'agit plutôt d'une tentative d'écriture totale qui fait alterner prose, vers ou versets, notes de carnet, bribes juxtaposées, etc.) qu'on pourrait dire expérimentale en ce sens qu'en effet Patrick Beurard-Valdoye expérimente sans cesse, tentant tout dans la langue, se plaisant à la triturer, à créer des néologismes (*arbraie, crescente...*), des mots valises (*rroman, becquereller...*), à jouer avec les langues étrangères (ainsi, dans les pages moraves, ces mots réduits à l'os des consonnes, à l'image de certaines paroles tchèques : *cmnsm, Htlr*), à recourir aussi bien aux jeux

de mots qu'au lexique technique ou savant. Chaque section, avec ses thèmes et ses personnages particuliers, est dotée d'une forme propre : ici, redonnant vie à Gherasim Luca, les pages épousent leur sujet de l'intérieur en lui empruntant un peu de sa manière ; ailleurs, on pense à l'objectivisme américain ou à une transposition dans l'écrit de la technique artistique du collage. Deux rameaux arrachés à cette forêt touffue, pour donner une idée de la variété des écritures rassemblées. Une description des ornements en façade de l'immeuble où officiait le psychanalyste Ferenczi :

bouilles en kyrielle envahissantes aux yeux d'effroi signifiant l'érect
femmecéphales à cheveux torsadés au cœur du montant dormant des baies se
hissant jusque sous le toit sùdés au jaune brique du front par les visages de
putti bûche bée alternant avec ceux de jùvenceaux soumettant (au front c'est
l'inverse quel cinéma) par antitête ces vieux barbús hallucinés bûche
protectrice des üvertures en apnée gueules parées à mordre l'intrus pöreux
l'échine ornée d'oves et s'accrochant à la corniche au ciel tenus dans
l'immobile silencieux trahissant quelque pensée transmise dans l'avenue
télépathique

et Vienne en proie aux nazis :

crx gammées
 et têtes de mort à la craie
trottoir jalonnant
et s'arrêtant net devant mon portail du 19
 – plus loin c'est
 la Polizei Gefangria –
 les ombres s'allongent

On trouve en fin d'ouvrage une liste des lieux visités – non pas parcourus de façon livresque, ou survolés au moyen de *Google Earth*, mais patrouillés ENCHAIRETENOS par l'auteur (on reconnaît ici et là un extrait de ses carnets de voyage), ce qui ajoute à ces pages l'indispensable vibration de la vie. Il est des lectures qui vous renvoient à vos propres limites. Pour un esprit épris de sens et de raison, le livre gagnerait sans doute à une construction plus serrée, à une écriture plus lisse, à une langue moins foisonnante, mais telles ne sont pas la manière et la sensibilité de l'auteur, lequel manifeste à nouveau, dans ce *Gadjo-Migrandt*, une originalité et une inventivité peu communes.